



LURS COLONISE : EN 1961 S'OUVRIRA LE " REFUGE " DE MÔNTSALIER-LÉ-VIEL / Ph.

Le lundi 22 août, à 10 heures, le Chancelier ouvrit la séance, et dit :

COMPAGNONS,

L'autre soir, nous sommes partis à la tombée de la nuit, et au petit matin, nous avons vu le jour se lever sur la Provence. On avait campé dans les ruines d'une ville abandonnée sans une âme, sur une crête sauvage; mangé sous l'ormeau, bu l'eau du puits, chanté autour du feu de camp — entre la lune et les éclairs — dormi dans l'église déserte, et cassé ma voiture. C'est un beau souvenir; nous étions cinq — un maquisard, un sportif issu des sanas, deux Hongrois, et le responsable de cette retraite. De quoi se comprendre.

Et tout à l'heure encore, aux primes veilles de l'aube, votre Chancelier est venu se recueillir dans cette Chancellerie qui fut le berceau de ses espérances, de votre effort, de notre succès.

Les mythes, ici, ont la vie jeune. Sur la Montagne de Lure, les doigts de rose de l'Aurore éveillaient en mon cœur, ô visages amis, un besoin de reconnaissance. De vous dire, pendant qu'il en est temps, merci.

Merci d'être ici, et d'être vous. Merci d'être si nombreux... et merci de ne pas l'être davantage. Car nous sommes au pays, comme dit notre Giono, « de la non-démésure »; et votre communauté a trouvé ses justes proportions. Il lui appartient de se concentrer sur son juste idéal.

Vous allez avoir une session mémorable : le Rendez-vous de Lure, sur le plus simple appel, a réuni son chiffre optimum : 80 inscriptions au titre de Compagnon réalisent le quorum parfait que depuis tant d'années...

Au fait, depuis combien déjà ? Vous avez eu, aux T.P.G., ou à l'arrivée, la petite brochure publiée par une fonderie qui s'intéresse à nous. Elle explique pourquoi, afin de nous aligner sur l'ensemble du Mouvement Graphique du Demi-Siècle, nous marquons cette fois l'an X au calendrier de Lurs-en-Provence.

En ces dix ans, la ville a revécu. Ils ne pensaient pas folklore, régionalisme ni archéologie, les pionniers qui ont planté le graphisme, comme un bouquet, en haut de cette cité où tout était à reconstruire. Aujourd'hui, elle reçoit à flot l'eau, la lumière, les routes, les autorités, la publicité : et les subventions. Aux artistes, imprimeurs, papetiers, photograpeurs — se joignent préfets, évêque, députés, généraux, présidents et conseillers, magnats d'industrie. Nous sommes leur force autant, au moins, qu'ils sont la nôtre.

Car ce qui ne se remplace pas, ce qui fait Lurs unique — c'est vous, mes amis, votre individualité. Vos personnes. Vos visages. Cette vivante communauté d'êtres vivants.

Il serait imprudent de tenter d'imiter la recette avant d'avoir approfondi le secret.

Je tiens à préciser que vous êtes chez vous, ici, au sens juridique du terme. Les immeubles de la Chancellerie et de la Communauté, patrimoine constitué avec des aides diverses sous le nom de ma famille, vont être par elle constitués en apport de l'Association des Compagnons de Lure dans une Société Immobilière.

Vous avez donc la disposition permanente de vos deux immeubles; plus, durant nos retraites, l'usage du Prieuré — lequel est la propriété de l'autre association de même type que je dirige : le Centre Culturel de Haute-Provence, dont les sessions mensuelles sont consacrées à l'économie, à la sociologie, aux moyens d'expression.

Voilà, espérons-le, qui est clair. L'Ecole de Lure, je le rappelle, n'a ni à craindre ni à espérer d'être relayée de ses responsabilités par d'autres industries, comme on l'a insinué paraît-il.

Ce que la profession graphique a fait pour la Retraite Graphique est, par rapport à quelques personnes et firmes, considérable. En regard des immobilisations et des dépenses en travail, en temps, en argent, cela reste, pour reprendre un terme qui a choqué, une obole.

Au moment où se dessine un mouvement mondial qui se propose de prendre Lurs pour centre de ralliement — vous avez le droit d'envisager une autre échelle.

En tous cas, notre Association — demain d'utilité publique — possède, je ne le cache pas, une priorité de fait et une option morale sur les efforts financiers qui restent à accomplir pour le compte des industries graphiques, sur le territoire de la commune de Lurs.

Compagnons de l'an X,

la Révolution du Demi-Siècle est en marche.

Vous la portez en vous. Elle est une réaction vive et saine, entre des conditions techniques et sociales nouvelles — et une expérience spirituelle éternelle comme les lois de la pensée.

La Typographie vivra, continuera sur sa lancée déjà à demi millénaire, parce que nous en faisons — et tous ceux qui de par

le monde pensent avec nous — l'instrument par excellence de la Culture *mentale*, qui est le besoin profond de notre temps.

Ce point de vue domine les questions d'art, de métier, d'enseignement. A la pointe du combat de l'homme pour rester lui-même, il y a la Lettre, l'Imprimerie, le Graphisme.

Le Rendez-vous de Lurs 1960, répétons-le, marque le niveau de crue passé lequel il n'est plus possible de recruter en quantité : les communautés, comme toute chose, sont régies par la loi des nombres, par une règle d'or.

Nous ne pouvons plus que perfectionner, en nous et entre nous, la *qualité*.

Il faut se répartir les tâches — et les accomplir; travailler individuellement dans la solidarité. L'Ecole de Lure est une collectivité de personnes. Nous allons instituer des « commissions d'action », non pour parler des questions, mais pour les suivre. Pour malaxer le concret. Les communications que vous allez entendre, les discussions auxquelles vous prendrez part, les spectacles qui vous seront offerts auront, entre leur valeur propre,

celle de procéder d'une méthode : d'une *discipline de l'esprit*.

Chacun de nous porte désormais sa part de responsabilité, en communauté, à l'égard d'un monde extérieur souvent désaxé, anarchique, en continuel conflit d'individualismes, d'intérêts, de servitudes sentimentales, pécuniaires, ou purement imbéciles.

Il n'y a pas de *doctrine de Lurs* au sens des dogmes et des postulats; il y en aurait une, si l'on entend par là une attitude de l'intelligence, une certaine « courbure de l'âme ».

Elle s'incarne dans des bâtiments, des actes, des ouvrages. Des joies et des peines. Dans une organisation construite comme nos maisons, pierre à pierre. Et dans des hommes.

Je n'en nommerai que deux, parmi cette foule d'amitiés, de talents, de fidélités. En votre nom,

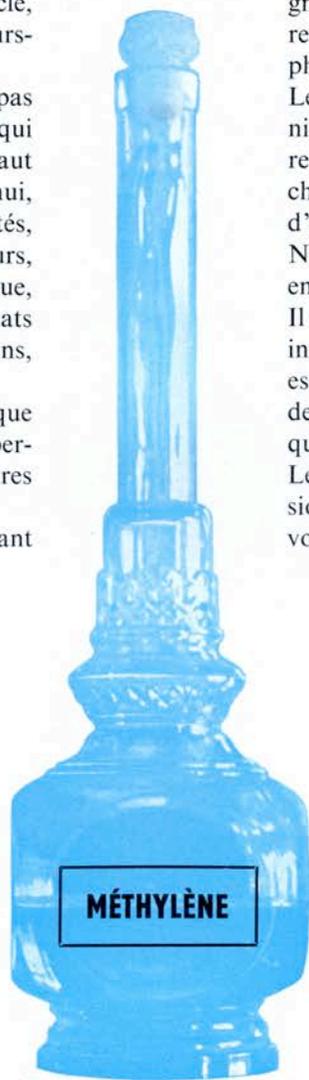
je salue la présence d'un animateur de la toute première retraite, du toujours juvénile doyen qu'est Pierre Oly, prince entre les fondeurs, hollandais de Bruxelles. Et celle du grand écrivain, philosophe et universitaire français qu'est Jean Guitton, librement venu à l'appel de ses camarades de captivité Garcia et Bertrand.

Vous allez vous découvrir, vous retrouver les uns les autres : les amitiés, à Lurs, se forment et se retrempe.

Vous êtes à pied d'œuvre, Compagnons; vous allez, pour la plupart, voir et faire de grandes choses.

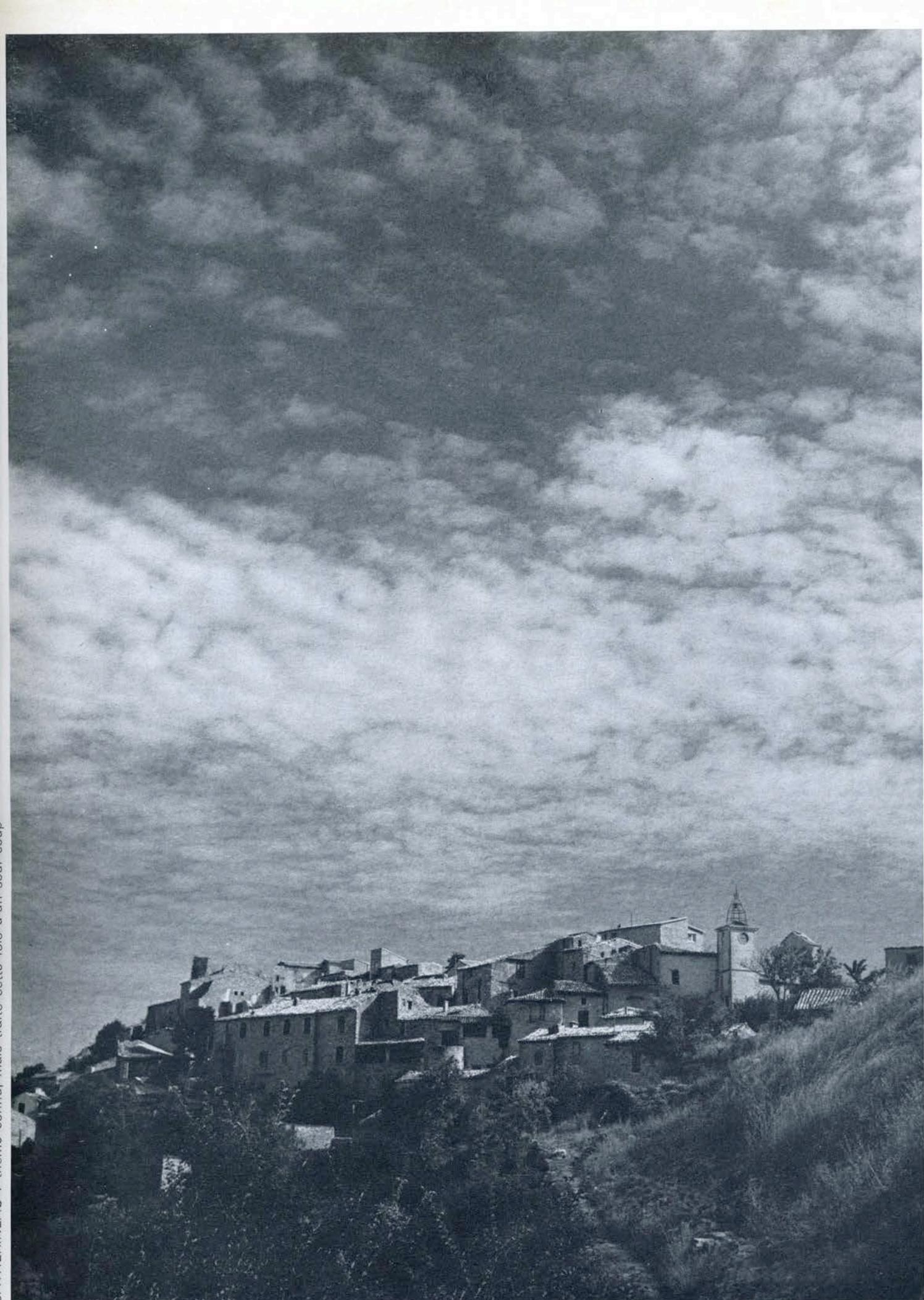
Permettez, maintenant, que je vous souhaite bon voyage et bonne chasse : car le moment est venu de se rappeler que je suis « né au XIX^e siècle », et de me remettre en mémoire la conclusion des mémoires de feu Chateaubriand, un personnage bien considérable : *Il est six heures du matin. J'aperçois la lune pâle et élargie. Elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient. On dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas le soleil. Il ne me reste...*

Mais vous savez la fin. Il ne me reste, à moi, qu'à lever vers vous, chers Compagnons, ce verre qui n'est pas imaginaire, et à porter votre santé



dans un grand coup de bleu !

il fit comme il disait, il se versa une rasade de la carafe ci-dessus



LA NOUVELLE LIGNE DE LURS

plus ferme sur le ciel, grâce au 3^e étage du Prieuré restauré par le Centre Culturel

LETTRE ET TÉLÉVISION

LURS ce village bas-alpin connu du monde entier pour une sinistre affaire, est aussi un haut lieu de la Lettre. Depuis dix ans s'y réunit une communauté d'artistes, d'imprimeurs, de graveurs, d'inventeurs et de fondeurs de caractères, unis autour de Maximilien Vox. Le mois passé, j'ai vécu quelques jours avec eux dans ce village étrange où l'on voit le ciel de Provence par des fenêtres en ruine, lettres immenses d'un alphabet inconnu, mordant sur l'azur comme la lettre mord sur le papier blanc.

Et j'y songeais longuement sur le mystère de la Lettre. Quelle curieuse invention que celle de Gutenberg! Avec une vingtaine de signes bizarres, de petits dessins clos, pouvoir reproduire toutes les pensées humaines. Un journal n'est jamais qu'une des combinaisons possibles (qu'une machine électronique dans l'infini du temps pourrait produire) de quelques lettres : elles composent l'image furtive du monde appelée actualité; elles lui donnent une splendeur noire, immobile, monumentale, comme une femme en deuil. Je me souviens de ma joie à me voir imprimé pour la première fois — et qui subsisterait si je n'avais désormais la crainte d'être lu. L'écriture cursive ne se détache pas assez de mes nerfs et de mes gestes. Mais quand,

par le détour de la Lettre, votre pensée se détache de vous et qu'elle vous apparaît avec tant de rigueur et d'égalité, surtout quand vous sentez que vous êtes fixé à jamais, qu'aucune faute ne pourra se reprendre, que votre murmure est devenu sculpture — alors vous comprenez que la Lettre est magique. En captivité, on avait fait une exposition de la Lettre, demandé des autographes. Et Claudel avait écrit à Garcia que s'il avait choisi le nom de Sygne pour l'héroïne de *l'Otage*, c'était à cause de la double courbure du S majuscule.

Mais qui me dit que la Lettre subsistera toujours? Je la vois menacée par la technique du film, du microsillon. Il paraît que le roman noir sur disques, que l'on peut écouter en faisant sa toilette ou son ménage, menace le livre. Peut-être allons-nous voir des films sonores minuscules qu'on projettera sur petit écran et qui seront les livres de demain. Alors on ne lira plus. On se bornera à voir et à entendre. Ce qui tourne rem-



le point de vue
de l'Imprimeur
Ed. Hemmerlé,
présid^t de l'INIAG,
passe à l'action

placera ce qui se feuillette, ce qui s'épelle. On aura fait l'économie de l'alphabet, ce circuit par l'abstraction, cette parenthèse si compliquée.

De fait, remplacer ce qu'on voit, ce qu'on sent par de petits signes noirs; ce qu'on palpe, par des mots arbitraires, quelle subtile et inutile substitution! Ne pourrait-on pas revenir au son et à l'image, au choc élémentaire sans ce passage par la Lettre et l'Ecole?

Est-ce que ce ne serait pas retrouver ce qui était au commencement, lorsque les choses mêmes entraient en vous par les deux portes ouvertes de l'œil et de l'oreille? Platon et Péguy (qui ont tout écrit) ont fait le procès de l'Écriture. L'Écriture est idolâtre. Elle remplace la chose par le petit dieu du signe, qui exige interprète et professeur et tant de scribes accroupis. La télévision, obtenant le miracle du contact direct, nous jette la présence du monde et du visage. Elle ôte les intermédiaires et tous les masques. Dans ses gros plans, elle oblige l'homme à être devant vous seulement ce qu'il est. Elle opère le retour de la Lettre à l'Image. Elle est vraiment l'inverse de l'imprimerie, et sans doute, comme le dit André Brincourt, une révolution aussi profonde demain par ses effets.

A mon sens, le problème de la culture est de les faire concourir. La Lettre qu'enseigne l'Ecole éloigne l'esprit de la chose pour lui permettre d'en savoir le sens et par conséquent de bien voir. La télévision ramène de la Lettre à l'Image, ce qui se passe dans la chair même; et de la sorte elle permet de placer la chose sous le regard du signe et donc de bien lire. Lettre et Télé ne devraient pas s'opposer, mais mener l'une à l'autre dans un beau circuit.